

Séance plénière du 15/11/2021

J. Lacan, *L'Angoisse*, **Leçon XVII** (8 mai 1963)

Transcription :  
Serge PERRAUDIN

Relecture 1 :  
Nathalie CHAMPALLE

Relecture 2 :  
Élodie GLORIEUX

**Claude Landman :**

Je vais reprendre les choses là où Lacan les avait laissées, c'est-à-dire sur la fonction de la circoncision..... La circoncision c'est vrai que le peuple Juif en a fait quelque chose de tout à fait particulier : le signe de l'Alliance. ....

Dans le texte hébreu est dit : « Je châtierai tout circoncis dans son prépuce » ...Ce dont il s'agit, c'est de mettre en valeur une fois de plus, sur un mode paradoxal certes, cet objet *a*, et là en particulier en tant qu'il est coupé, que le prépuce est circoncis dans le rite ....« Incirconcis des lèvres, incirconcis du cœur » », *tout au long de ce texte ce sont des termes que l'on retrouve, qui apparaissent, presque courants, presque communs, qui soulignent que ce dont il s'agit, c'est toujours d'une séparation essentielle avec une certaine partie du corps, un certain appendice, avec quelque chose qui, dans une fonction, devient symbolique d'une relation au corps propre pour le sujet désormais aliéné, et fondamentale. »*

Puis il va évoquer son voyage au Japon, son *premier* voyage au Japon ....

Il a fait des expériences là-bas qui lui ont apporté quelque chose d'essentiel, à savoir « *l'approche, la vue, la rencontre avec certaines de ces œuvres sans lesquelles l'étude la plus attentive des textes, de la lettre, de la doctrine, nommément celle du bouddhisme dans l'occasion, ne peuvent rester que quelque chose de sec, d'incomplet, de non vivifié ....*

Il y a un rapport qu'il avance entre la question du désir et le rapport à la rencontre qui fut la sienne, dans « *cette approche qui peut-être dès maintenant peut représenter pour nous, un apport.... Apport considérable que constitue, dans cette leçon, ce travail à partir du bouddhisme sur le regard, sur cet objet *a* qu'est le regard....*

Il nous pose la question de ce qu'est la fonction de la castration dès lors que dans une certaine culture — en l'occurrence la culture orientale, chinoise, japonaise et indienne — la castration est comme sans rapport avec le sexe. C'est quand même assez renversant, puisque pour nous la castration est en rapport avec le sexe. Quand il dit « *le sexe* », est-ce qu'il s'agit du sexe comme tel, anatomique, le pénis, de la référence au  $-\phi$ , à la castration, ou bien est-ce qu'on n'est pas là dans le registre, peut-être pas de la pulsion scopique, mais de quelque chose qui nous amène à un mode de relation à notre image, par l'intermédiaire de la statue qu'il va isoler, qu'il va admirer ? C'est très intéressant, dans ce passage, Lacan a un double : un petit vieux de 35 ans

qui est complètement écroulé sous le fardeau d'un travail harassant, et qui est pris d'une émotion qui l'affecte de pleurs devant la statue qu'il contemple, qu'il touche... On est obligé de se poser la question, là, de savoir si Lacan n'aborde pas déjà la problématique de la jouissance...

« *Ce lieu jamais repéré jusqu'ici* » ... ça va être la subversion de ce qu'il faut bien appeler la théorie de la connaissance, dans sa tradition philosophique qui est très ancienne, qui nous vient des Grecs...

Il parle de cette opposition entre l'objectalité, qui serait ce qu'aurait apporté la psychanalyse, terme qui s'oppose à celui d'objectivité. « *Pour ramasser cette opposition en des formules — je m'excuse qu'elles doivent être rapides — nous dirons que l'objectivité, au dernier terme de la pensée analytique scientifique occidentale, que l'objectivité est le corrélat d'une raison pure qui, en fin de compte, au dernier terme, peut pour nous se traduire, se résumer, s'articuler dans un formalisme logique.* » Raison pure ! Ça évoque Kant... alors que l'objectalité est autre chose. : « *Et pour en donner le relief dans son point vif, je dirai, je formulerai, que balancé — dans le sens de la balance —, par rapport à la formule précédente que je viens de donner, que l'objectalité est le corrélat d'un pathos de coupure* » ... Et pourquoi « *pathos de coupure* » ? Pourquoi aurait-il dit ça ? Si ce n'est pour l'opposer au fait que la loi morale kantienne suppose qu'elle soit nettoyée de tout *pathos*, de toute émotion. ...

Tout ce travail sur la cause, sur le principe de causalité, la cause se réduit à cet objet retranché de notre corps. C'est cet objet *a* qui circule dans la machine logique ; à tel point qu'on pourrait dire d'une certaine façon que l'objet *a*, si on le situe vraiment à sa place, c'est-à-dire dans la machine logique (d'où il ne peut pas être extrait) — il circule dans la machine logique. Cet objet *a*, finalement, si c'est bien sa fonction, on ne voit plus très bien la différence qu'il y aurait entre l'objectivité et l'objectalité, puisqu'elles fonctionnent sur le même principe, elles se réfèrent à un objet qui a la même fonction. Ça sera évidemment plus facilement repérable avec la lettre au sens psychanalytique du terme, par la lettre en tant qu'elle est cause du désir.

« *Cette part de nous-mêmes, cette part corporelle est donc essentiellement et par fonction, partielle. Bien sûr, il convient de rappeler qu'elle est corps, que nous ne sommes objectaux — ce qui veut dire objet du désir — que comme corps, point essentiel ; point essentiel à rappeler puisque c'est l'un des champs créateurs de la dénégation que de faire appel à quelque chose d'autre, à quelque substitut, c'est ce qui, pourtant, reste toujours au dernier terme, désir du corps, désir du corps de l'autre et rien que désir de son corps.* » Alors là il énumère toute une métaphore que l'on connaît sur la spiritualisation, qui va d'ailleurs avec l'amour, mais qui est une forme de dénégation : ce qui est désiré c'est le corps de l'autre : « *C'est ton cœur que je veux* », est là, comme toute autre métaphore d'organe, à prendre au pied de la lettre. *C'est comme partie du corps qu'il fonctionne, c'est, si je puis dire, comme tripe.* » En lisant tout ça je suis abasourdi de voir à quel point c'est inédit, c'est incroyablement subversif ....

La méconnaissance de cette dimension de la cause va amener à créer un mythe qui est susceptible d'être responsable de tous les égarements de la raison. Vous me direz qu'il ne fait

que reprendre ce que Freud a avancé avec l'inconscient : le sujet est divisé. Mais ce que Lacan apporte par rapport à Freud, c'est la fonction de l'objet a dans son rapport avec ce sujet divisé... Il nous dit que « *ce dont il s'agit n'est pas d'un sentiment qui requiert sa satisfaction, ce dont il s'agit est une nécessité structurale, le rapport du sujet au signifiant nécessite la structuration du désir dans le fantasme* ». « *Le fonctionnement du fantasme implique une syncope temporellement définissable de la fonction du a ... cette aphanisis du a, cette disparition de l'objet en tant qu'il structure un certain niveau du fantasme, c'est cela dont nous avons le reflet dans la fonction de la cause* » : à partir du moment où il y a la question de la cause qui vient au premier plan, c'est parce que l'objet est caché, il est en *aphanisis*. Là, ce qui paraît évident à propos de l'objet caché, causal, c'est le premier moteur immobile d'Aristote, qui est « *sourd et aveugle à ce qu'il cause* » : il est cause de tout mais il est sourd et aveugle à ce qu'il cause. Et là il fait une critique, de la même façon, de l'idéalisme et de la preuve essentialiste, c'est-à-dire de la preuve ontologique de l'existence de Dieu, qu'a faite la *Critique*, de cette Idée (avec un i majuscule), pour démontrer de l'existence de Dieu .... La plus grande idée qu'on puisse se faire c'est celle de Dieu. Il dit que ça revient toujours, mais on sent que c'est précaire, aussi bien chez Anselme que chez Descartes. Il dit que c'est l'ombre, cette certitude « *précaire et dérisoire à la fois* », [inaudible] de l'existence de Dieu, par la preuve ontologique, la preuve essentialiste, cette certitude « *précaire et dérisoire à la fois, si elle se maintient malgré toute la critique — parce que Hegel a fait une critique de l'argument ontologique de Saint Anselme, entre autres, il y en a eu d'autres —, si nous sommes toujours forcés par quelque biais d'y revenir, c'est qu'elle n'est que l'ombre d'autre chose, d'une autre certitude* » : c'est bien une certitude qui est en jeu dans toute cette tentative de prouver par exemple, l'existence de Dieu. « (...) *cette certitude, ici, je l'ai déjà nommée, vous pouvez la reconnaître, car je l'ai appelée par son nom, c'est celle de l'angoisse liée à l'approche de l'objet, cette angoisse dont je vous ai dit qu'il faut la définir comme ce qui ne trompe pas, la seule certitude, elle, fondée, non ambiguë de l'angoisse, l'angoisse précisément en tant que tout objet lui échappe.* » ....

Et il répète : « *l'homme, qui parle, le sujet, dès qu'il parle, est déjà dans son corps, par cette parole, impliqué. La racine de la connaissance, c'est cet engagement de son corps.* » ...

« *Il y a toujours dans le corps, du fait même de cet engagement de la dialectique signifiante, quelque chose de séparé, quelque chose de sacrifié, quelque chose de, dès lors, inerte — c'est inerte ! —, 'il y a la livre de chair.* » Là il fait référence à Shakespeare et il dit que c'est la question de « *la loi de la dette* », et que cette loi de la dette ne « *prend son poids d'aucun élément que nous puissions considérer purement et simplement comme un tiers, au sens d'un tiers extérieur, l'échange des femmes par exemple, comme le rappelle Lévi-Strauss dans les Structures élémentaires, ce qui est l'enjeu du pacte, ce ne peut être, et ce n'est que cette livre de chair, comme dit le texte du Marchand, "à prélever tout près du cœur"* ».

« *Je crois que nulle histoire, nulle histoire écrite, nul livre sacré, nulle Bible, pour dire le mot, plus que la Bible hébraïque n'est fait pour nous faire vivre cette zone sacrée où cette heure de la vérité est évoquée — c'est l'heure de la vérité, le moment de régler la dette —, que nous pouvons traduire en termes religieux par ce côté implacable de la relation à Dieu, cette méchanceté divine* » — méchanceté divine : il faut payer....

La question étant de savoir si c'est le point ultime de l'analyse de solder cette dette. Il faut la solder ! Mais à partir de là qu'est-ce qu'on fait ? Est-ce que grâce à Lacan on est capable d'inventer à partir du moment où on a accepté de solder la dette ? Il va appeler là les choses par leur nom à propos de l'antisémitisme, « *les sources de ce qu'on appelle le sentiment antisémite. C'est précisément dans le sens où cette zone sacrée, et je dirais presque interdite, est là, plus vivante, mieux articulée qu'en tout autre lieu et qu'elle n'est pas seulement articulée, mais après tout, vivante, et toujours portée dans la vie de ce peuple en tant qu'il se présente, en tant qu'il subsiste de lui-même dans la fonction qu'à propos du a j'ai déjà articulée d'un nom, que j'ai appelée celle du reste.* » Ce reste est inéliminable, tentative nazie de se débarrasser de ce reste structural que constitue le peuple juif, et cette tentative heureusement a échoué, en tout cas n'a pas été jusqu'au bout de sa prétention. Et il fait référence à un passage de la Bible où il évoque qu'un « *reste reviendra* » : le reste revient toujours !

Il parle de « *l'atténuation chrétienne* », le passage à partir du moment où le Christ a été ce déchet pendant un certain temps, à ce moment-là on peut se situer du côté du masochisme, c'est-à-dire provoquer l'angoisse de l'Autre...

Lacan dès 1946, dès le « *Propos sur la causalité psychique* », fait référence ...à la phénoménologie de Merleau-Ponty à propos de l'œil... Il dit qu'il n'y a pas besoin « *de deux miroirs opposés pour que soient déjà créées les réflexions à l'infini du palais des mirages.* » « (...) *il suffit qu'à l'œil le plus perçant est visible le reflet, le reflet qu'il porte lui-même du monde, dans cet œil qu'il voit dans le miroir, qu'il n'y a pas, pour tout dire, besoin de deux miroirs opposés.* » Là il fait référence à la question du fondement du un et du zéro...

Une chose quand même stupéfiante : « *ça veut dire qu'avant l'espace il y a un un qui contient la multiplicité comme telle* — vous voyez comment on va revenir là à Frege —, *qui est antérieur au déploiement de l'espace comme tel* » ... Qui est ce « un » dans la tradition orientale, bouddhiste ? C'est Bouddha. Mais, comme il le dit, « *je vais faire le guide* », à propos des mille Bouddhas du temple qu'il a visité : c'est « *presque Bouddha* ». C'est encore les *Boddhisattva*, qui sont encore sensibles aux souffrances, aux douleurs, qui ne sont pas complètement détachés de tout – n'est-ce pas car détachés de tout ça veut dire que le désir n'est qu'illusion - c'est un détachement à l'endroit du désir. Ça, ça ne convient pas à Lacan, Lacan n'est pas bouddhiste, puisqu'il ne fait que nous répéter que l'essentiel du message freudien c'est la question du désir.

**Stéphane Thibierge :** Il dit aussi, peut-être qu'on y reviendra, que le bouddhisme ne se réduit pas à cet idéal d'extinction du désir, ou de dénonciation [inaudible].

**C. Landman :** Et pour aller jusqu'au point où on devient Bouddha, c'est ça ; mais évidemment il y a des intermédiaires. Et puis il y a ces presque Bouddha qui sont...

**S. Thibierge ;** Il y a dans ce qu'évoque cette leçon, je crois, ça va un peu dans le même sens de ce que tu disais Claude... la perception de quelque chose qui remarque une position par

rapport à cet isolement de l'objet *a*, de cet objet séparé de notre corps, et quelque chose que le bouddhisme, à sa manière à lui, enregistre, et dont il tient compte. Et qui fait qu'il y a des plans du bouddhisme qui sont différents, selon que vous considérez qu'il dénonce l'illusion projective dont on ne voit que ses propres fantasmes, les nuages de nos formations imaginaires à travers l'appréhension de la réalité, c'est un point. Et il y a un autre point, que fréquente un tout petit peu le bouddhisme zen, notamment, où quelque chose au-delà est au moins pressenti, appréhendé — parfois même articulé dans des dialogues — ; et ce quelque chose est tout ce qu'il y a de plus réel.

Choix des extraits : Christine Robert